Ernst MOERMAN

Rf 271

37°5

POÈMES

SÉRIE POÉTIQUE
COLLECTION 1937
No 36 — 10 JUIN

LES CAHIERS DU JOURNAL DES POÈTES

RS DU JOURNAL DES POÈTES

Van Artevelde, BRUXELLES (Belgique)
ne 11.62.78 – Compte chèq. post. 12201

●

n générale : **Pierre-Louis FLOUQUET**
de direction : Armand Bernier, Pierre
is, P.-L. Flouquet, Georges Marlow,
leurant, Gaston Pulings, Lucien Paul
Edmond Vandercammen, Robert Vivier.

RS » PARAISSENT QUINZE FOIS L'AN

le « Journal des Poètes », dont ils prolongent l'activité, ils ont pour mission de présenter et de défendre l'authentique poésie, sans limitation de formes ni de doctrines. La collection se divise en cinq séries :

SERIE POETIQUE :

e de rédaction : Edm. Vandercammen.

SERIE ANTHOLOGIQUE :

e de rédaction : René Meurant.

SERIE DES ESSAIS :

technique : Lucien Paul Thomas.
Secrétaire de rédaction : Armand Bernier.

RIE ENQUETES ET CRITIQUE :

e de rédaction : Gaston Pulings.

E COURRIER DES POETES :

rimestriel de création et de critique poétiques.

de rédaction : Jean Delaet.

rie complète : 100 fr. Au « Courrier » seul : 30 fr.

●

ont attribués le « Prix des Poètes » et le , distinguant respectivement un ouvrage poéne étude sur l'esprit ou la technique poétique.

MLP0125411

A Jean Glineur
Hommage de l'auteur
E M

Du même auteur

POÉSIE

TOXIC, éditions du Point d'Or, épuisé.

FANTÔMAS 1933, éditions du Journal des Poètes, épuisé.

VIE IMAGINAIRE DE JESUS-CHRIST, Editions Corrêa, Paris.

THÉÂTRE

TRISTAN ET YSEULT, Pièce en 3 actes.

BEATRICE ET LES DEMONS, Pièce en 3 actes.

EN PRÉPARATION

OPODELDOK, roman.

ÉQUINOXE, scénario.

Ernst MOERMAN

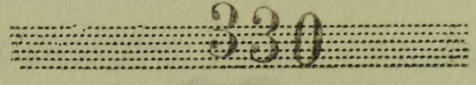
37°5

POÈMES

SÉRIE POÉTIQUE
COLLECTION 1937
No 36 - 10 JUIN

LES CAHIERS DU JOURNAL DES POÈTES

Il a été tiré de cet ouvrage 50 exemplaires de luxe sur Featherweight fort, numérotés de 1 à 50, portant le signe du cœur couronné, 150 exemplaires sur Featherweight léger, numérotés de 1 à 150, réservés aux souscripteurs de la collection 1937, et 225 exemplaires numérotés de 151 à 375.



37°5

37°5

J'ai mal à ma fièvre.
Elle atteint aujourd'hui son cours le plus haut.
Elle fait du bruit et elle joue faux.

La fièvre aveugle les passagers,
Elle rend les hommes plus légers,
Et toutes les paroles
Sont des jeux de hasard.

Les pieds froids sont deux ours
Qui se dévorent eux-mêmes.
Fakirs traversés d'aiguilles,
Les jambes mènent on ne sait où.
Le cœur trop rapide
S'essouffle à suivre les mélodies trop lentes,
Et s'épuise à faire le guet.

Dans le visage rose
Qui n'est plus qu'un souvenir d'enfance,
Les lèvres sont épaisses et dures
Comme si jamais elles ne devaient plus dire que
Non !

Trop d'ondulations dans les cheveux,
Un mulâtre
Devient un nègre crépu.

Mes mains à mes tempes
Me renseignent mal.
Doigts glacés sur front tiède ?
Doigts tièdes sur front brûlant ?
Prêtez-moi d'autres mains,
Que j'apprenne enfin
Qui me ment.

La lumière d'un feu de bois
N'éclaire que sa propre flamme.
Les grands fiévreux sont lumineux le soir.

Ne touchez pas à celui
Qui meurt sur la chaise électrique.

La fièvre du matin réveille le malade,
Que la fièvre du soir empêchait de dormir.
Donc n'a point dormi,
Ce malade qui s'est mal éveillé.

Nous avons tout essayé.
Il faut le changer de thermomètre.

Un thermomètre à jeun,
Alors que l'infirmière l'a secoué,
N'est à la mesure d'aucun homme
Et lui va comme un vêtement mal taillé,
Miroir de la mauvaise humeur.

Pendant qu'il est temps encore,
Pendant que la chaleur
Est encore contagieuse,
Mon enfant, pour ton voyage,
Pour payer ton pain et n'avoir pas froid,
Prends ces pièces dans ce sac sur ma poitrine.
Tu mangeras, et l'or te réchauffera!

Certains jours d'été, l'air a la fièvre,
Et c'est nous qui souffrons.
Les rivières coulent plus vite.
A l'Equateur la mer bat la tempe des navires.
A six heures il se calme,
Ses nuits sont douces,
Et c'est nous qui dormons.

A New-York il est six heures.
C'est maintenant qu'ils souffrent,
Quand chez nous sonne midi.

Plus haut encore,
Le décor fond à vue d'œil.

Les Esquimaux fiévreux meurent
Ensevelis sous leur igloo.

Le ciel gris est l'envers du ciel bleu.

La fièvre s'endort sur son perchoir.
Mais les tyrans somnanbules
Se cachent dans l'ombre du sommeil.
La nuit du fiévreux
Commence par le cauchemar,
Puis vient l'insomnie
Et les mensonges.

Alors commence le délire.

La fièvre lâche tous ses pigeons.
Ivre,
Le mercure
Haut.
Plus
Toujours
Monte
Le mercure est un télégraphiste
Qui ne comprend pas
Tous les mots qu'on lui dicte,
Et exige qu'on épelle :
Fièvre, f, comme fièvre,

Comme photographie du fiévreux,
Comme fou qui s'écoute parler.
Infidèle comme femme,
Comme le souvenir de nos péchés.
Evre comme lèvre
Sans aile
Sans baiser.
Maladie qui me poursuit
Comme un crime que je n'ai pas commis.

Avouez, Avouez
Que vous avez un alibi !
Que vous n'en êtes pas à votre premier aveugle !

J'avoue l'infini,
La mort d'Ysolde,
L'ancre, les algues, le fond de la mer.
J'avoue le sommeil de mon enfance,
Plein de nuages jusqu'au cou.
J'avoue que je suis assez puni
De ne pas être éternel.

La fièvre recopie mille fois mon portrait.
Les mains ont leur forme de cauchemar.
Fakirs hypnotisés par un Mort,
Mes vêtements, dans mon lit
Me regardent sécher.

Le lit va prendre feu
Depuis que le photographe,
Du mourant s'est approché
En lui disant :
« Ne bougez plus et souriez ».

Les Thermomètres morts vont au Ciel.

Deux fiévreux couchés côte à côte,
Sentent leurs trains se croiser
A des vitesses folles.

Ce poisson en papier-celluloïd,
Qu'enfants nous faisions onduler
Dans notre main tiédie par notre haleine,
Aujourd'hui exécute des sauts terribles,
Se cabre
Et répète sa propre agonie.

Les sueurs nocturnes,
Sur le corps du fiévreux,
Tracent un message écrit.
Pour déchiffrer cet oracle,
Les linges imbibés de signes,

Soigneusement doivent être étendus,
Et le texte
Doit se lire dans un miroir.

Les morts sont à la température
De la glace bouillante.

Fièvre !
Fantôme qui te hâtes
Dans mes rues,
Plus rouge et plus parée que l'amour.
Main qui dérobe les secrets,
Main qui connaît l'avenir
Main qui sait choisir.

Toi qui prends la forme du hasard
Et prétends habiter avec moi,
Réponds !

Réponds par oui ou par non.
Es-tu jalouse de mes nuages
Et veux-tu les devancer?
Toi qui lis ce que j'écris,
Es-tu jalouse de mes mauvaises nouvelles?
De mes yeux qui sèchent trop vite,
De me savoir plus léger ?

Entendrai-je ta musique
Chaque fois que je mourrai ?

Fièvre aux dents pointues,
Fièvre, vertu du sel,
Brûlure du soufre,
Bonheur depuis longtemps payé d'avance
Par d'anciens bonheurs détruits.
Ombre de nos tourments,
Elevés à l'ombre de nos remords.
Nuage d'encre,
Battements de cœur,
Multiple de la Mort,
Phalène noyé dans l'or,
Chevaux traversés de libellules,
Lumière de l'orgue,
Brun hanté de bleu,
Tapis magique
Imbibé de moutons agiles,
Toi qui passes de main en main,
De Mort en Mort,
Toi qui es la veille de tous les jours.
O ma fièvre!
Toi que j'aime
Toi qui es aimée de moi,
Tu réchauffes mes mains
Rouges d'avoir mendié cet hiver.

FLORE EXSANGUE

Les pas de l'inconnu qui traverse la rue,
font le même bruit sur le sol que le gel durcit,
que les gouttes de mon sang tombant sur la terre.
Et la neige qui annonce aux fourmis endormies,
que l'heure est venue de se vêtir d'hermine,
tombe aussi, multipliée par mille, des narines de Dieu.
Et mon amour tombe aussi dans les abîmes,
comme le sang qui descend vers le Pôle Sud,
monté sur les grands vaisseaux de neige
que le sang emporte toujours plus bas.

Il n'y a pas assez de neige pour mon sang,
dans le ciel trompé par l'amour et qui me ment.
Il n'y a pas assez de sang dans les ailes des anges,
qui signent éternellement et sans espoir,
le nom de Dieu dont ils tiennent les écritures,
sur le papier bleu ciel de l'azur sans nuages,
sur l'azur de Dieu à qui nul ne répond jamais.

Les mouettes épellent à jamais les mêmes syllabes.
La mer épelle l'alphabet des nuages,
parallèle à jamais aux ailes des mouettes.

Mer toujours trop chaude,
où fond la neige de mon amour;
pour fuir le monde où la neige est toujours noire,
mon cœur qui saigne du cœur en gouttes de sang,
a choisi pour mourir un grand voilier blanc.

WEEK-END

Depuis que tu m'aimes,
Cette petite ride verticale
Entre mes deux yeux
Ne quitte plus mon sommeil.
Le sommeil n'efface pas l'amour
Comme la surface de l'eau claire
N'éteint pas la flamme qui s'y mire.

Je n'ai plus froid
Depuis que c'est moi qui t'aime le plus.
Ma soif calme ma faim
Et mon charbon sent la vanille.
Je ne sais si je suis plus faux ou plus fier.

Te souviens-tu du fond de la mer ?
Tu es la seule femme
Rencontrée à pareille profondeur.
Nous ne sommes encore qu'au centième étage,
Nous ne remonterons pas de sitôt
à la surface.
Nous avons trois mille mètres devant nous.
Hâtons-nous de pas nous presser
Pour ne pas trop fatiguer
Nos semelles de plomb.

Mais dans ce miracle lent,
Je sens que nous allons trop vite.
L'heure de la fièvre
Est en avance sur celle des maladies,
Comme les oiseaux pressés
Devancent le vent qui les porte.
Déjà nous n'accordons plus nos instruments
Pour parler tous deux du présent.
Et déjà je n'écoute plus
Que les questions que je te pose.

Pendant qu'elle dort et rêve à d'autres,
(les autres sont, moi, très souvent),
son parfum la nuit parfois se lève
Et vient me troubler.

La hâte s'engouffre dans notre naufrage;
Nous nous chauffons
Aves les mâts de notre navire.
Nous brûlons les mâts sur le pont.
Nous brûlerons le pont sur la cale,
la cale sur la mer.
Bientôt on ne retrouvera plus,
Flottant à la dérive,

Que le baromètre
Qui marquait le beau temps.

L'amour doit toujours
Demeurer en deçà du lendemain;
Puisque le bonheur n'existe pas,
Tâchons d'être heureux sans lui.

CONCERTO POUR INSTRUMENTS DE TORTURE

Une pupille
dessinée sur le buvard
se dilate aussitôt.

Une histoire d'amour
écrite sur les vagues
qui transportent le malheur
toujours un peu plus loin,
retarde les orages
et les empêche d'arriver à bon port.

Pour connaître la fin de l'histoire,
il n'est que d'observer
la position des lèvres
Quand elles prononcent
le mot « crime ».
Nous mourons d'ennui
à manger notre pain sans nicotine.
Pour échapper au désastre,
il faut se tatouer sur le cœur
l'amitié rare
et sa forme d'orage : l'amour.

Enlevez
les fausses lignes de votre main !
On vous a reconnu.

MILLE ANS DE LA VIE D'UN OISEAU

Chanson

Je ne sais pas très bien qui je suis.
Mes questions, dans le ciel, semblent indiscrètes,
Et tout le monde a l'air si pressé ici.

Pourquoi ferais-je comme eux ?
Ma place est réservée, dans la mort.

Cent mille oiseaux volent autour de moi,
Qui font semblant de ne pas me voir.
Cent mille oiseaux de cristal,
Invisibles au Mal.

C'est parmi les oiseaux
Que je me sens le plus à l'aise;
Les oiseaux n'ont ni commencement ni fin.
Sans cesse, ils se posent sur ce que je dis,
Et ce qu'ils écrivent dans le ciel,
Doit se lire à l'envers.

Les hommes sortent des fers de leurs poches,
Et nous arrêtent pour leurs crimes impunis.
Au confluent de l'homme et de la nuit,
Trois fils de fer ennemis,

Dessinent au ciel un triangle,
Dont les trois angles,
Valent ensemble deux angles droits.

Triangles au ciel,
Traversés de burme,
Permettent aux oiseaux sans mémoire
De se partager la nuit.

Je ne sais pas très bien qui je suis,
Mais j'ai souvenir d'un soir d'orage,
Où je ne pus me noyer dans la mer.
Ma mère m'apprit à me teindre en bleu,
Pour échapper aux flèches du chasseur.
Je suis l'ours bleu du ciel,
Dans un monde où le métal est sans couleur,
Et la musique immobile.

Je ne sais pas très bien qui je suis,
et je connais peu de choses.
Je connais l'odeur de la terre,
Comme on connaît le goût d'une femme,
Sur qui on se pose.
La mort tombe de la Terre,
Comme la pluie du Ciel,
Entre deux fumées.

La mort est une voleuse d'oiseaux.
Et c'est par elle que je sais maintenant,
Que j'étais un oiseau.

FLEURS DE SEL, GIVRE MARIN

Les ailes du sommeil
Apportent aux fleurs de ma mémoire
Leur caresse de givre, de sel,
Et leur ombre simule la nuit noire.

Privées d'eau, les fleurs
Dorment leur dernier soleil.
Privé d'ailes, le sommeil
A perdu tous les oiseaux
Qui lui servaient d'abeilles.

Et ce mauvais réveil, sort du sommeil
Comme une fleur vénéneuse.

Dans l'immense baie en forme de Ciel
Le dernier naufrage
En forme de dos nus,
Accorde ses instruments
Dans le secret le plus absolu.

La mer, la gorge sèche,
Les yeux givrés de Ciel,
Les fleurs salées de larmes,
Fleurs de sel, givre marin,

Se souvient de son enfance
Où les ruisseaux jouaient
Avec les ombres de sa mémoire,
Et sa mémoire,
Avec les bords de ses soucis.

Je ne me souviens pas d'avoir dormi.

LA FIN DU MONDE

L'amour, ce nœud coulant autour du cou,
Pour les très jeunes, serré se porte,
Pour les très vieux, se porte flou.
Mais la jeunesse, pour s'acheter des cordes
N'a pas d'argent.
Et la vieillesse n'a plus de cou.

MA TÊTE POSÉE SUR MON ÉPAULE

Jamais je ne verrai mes yeux, et sur eux
Mes lèvres, jamais, ne pourront se poser,
Les nuits lentes où le sommeil tarde à venir.
Mes doigts que rien n'éclaire,
Les regardent à tâtons,
Puis, se prennent de querelle.
Ma main droite, en ces combats singuliers,
De ma gauche, a toujours raison.

L'air est invisible,
Et parfois il arrive,
Pendant que toutes les fleurs
Se balancent en même temps
Sur l'arbre de la malchance,
Que l'homme secoue les branches
Et simule le grand vent.

Ainsi les reines-claudes mûres
Ne sentent pas leur parfum.
Ainsi trop de vagues nous cachent la mer.
Ainsi l'orphelin en habit de deuil
Est invisible sur son fond de tentures noires.
Ainsi Dieu dans l'éternité
Tellement vite se déplace,

Qu'il ne retrouve jamais son chemin.
Ainsi Saturne est trop grand
Pour savoir que j'existe.
Ainsi, jamais
Je ne me suis regardé dormir.

NOUVEAU CRIME DE FANTÔMAS

Blondin, apprenti en faux pas,
Prend sa première leçon de vide.
Marchant sur le sol,
Il apprend à danser
Sur l'ombre du fil.
La Terre est un piège
Que lui tend le ciel.
En proie au vertige,
Il ferme les yeux
Pour ne pas s'envoler.

Fantômas lui vole ses souvenirs d'enfance.

Blondin virtuose de la corde raide
A peur de la Terre,
A peur du Ciel.
Ne peut plus descendre.
Ne peut plus monter.
Meurt les yeux fermés.

Il faut choisir :
De cueillir les fleurs ou de les aimer.

CHANSON D'AMOUR

Le Ciel est usé
Par nos soucis et nos prières,
Et la lumière d'un astre
Qui n'est pas encore né,
Met trois mille ans
A ne pas nous parvenir.

Le Ciel est à vendre ou à louer.

Méfiez-vous de la fièvre légère;
Un grand amour mal soigné
Peut mener au bonheur,
Puis au suicide.
Le suicide ne prouve rien
Contre la maladie;
Ni l'amour contre la fièvre.
L'amour est une immense fatigue;
Cette fatigue immense
Me rend malade, léger, mort, vivant.

Une masse de fer
Plongée dans la douleur des nouveaux-nés
Est incapable d'aimer.

Parmi tous nos mensonges,
Quel est celui qui nous sauvera?
Puisqu'aux mensonges, tu préfères les promesses,
Viens, je t'emmènerai loin, si loin,
Que nous irons dans ce pays,
Où les parallèles finissent par se toucher.

Ainsi le paralytique se souvenant,
Du temps où il était aveugle,
A la femme qu'il aime, parle de Dieu.

Toutes les femmes que je n'aime pas
Me font peur.
Et la femme que j'aime
M'achète des verres fumés,
Pour que nulle ne voie
Que j'ai de beaux yeux.

Amour! Amour! ennemi invisible,
Tu rôdes comme des balles perdues au Ciel,
Où tu chuchottes indéfiniment.

PENDU PENDU

L'ombre du pendu, sur le port
Se balance sans bruit.
Il avait joué avec la Mort.
La Mort maintenant joue avec lui.
On ne sait qui recommencera.

Nous mangerons notre grive
Quand le pendu se détachera.
Il est muet comme s'il n'aimait plus.
Il est mort comme si on ne l'aimait plus.

Muet comme s'il était absent,
Il s'écoule entre les doigts de Dieu.
Il n'est pas un pendu au monde
Qui soit heureux.

CONCERTO N° 5 POUR FLEURS ET OISEAUX

Femmes aux lèvres rouges,
Vous naissez toutes
un ruban rouge au cou.
Toute femme aux lèvres rouges
Qui naît avec un ruban bleu
est la seule d'une jumelle morte
un ruban rose au cou.
Le dernier air du tombeau
abreuve les cheveux de la morte,
et les rubans roses, blancs et bleus,
respirent ses derniers cheveux.

On reconnaît l'une des sœurs jumelles
à celle qu'on aime.
On reconnaît l'autre,
à ce qu'elle s'est mise en deuil
pour mourir.

La mort fait un faux pas
et se trompe de jour.
Elle ne croit plus en Dieu
et nous bénit malgré nous.
Les oiseaux prisonniers dans des maisons en verre
regardent le ciel et ne s'en servent plus.

Les bateaux à la dérive dans leur bouteille
respirent mal.
Les mâts y meurent debout,
et il faut à leurs voiles,
des siècles pour sécher.
Les oiseaux et les bateaux sont des enfants
qui font des projets pour quand ils seront morts.

On reconnaît l'une des sœurs jumelles
à celle qu'on aime.
On reconnaît l'autre
à ce qu'elle s'est mise en deuil
pour mourir.
Dans cet été nourri de poudre d'or,
les oiseaux se posent sur les lèvres peintes,
et toute femme aux lèvres rouges
est en état de légitime brugnon.

MORT DE FANTÔMAS

Fantômas, génie de la métamorphose,
Fantômas sauvé du feu,
Sauvé des eaux,
Sauvé du feu par l'eau,
Sauvé de l'eau par le bourreau,
Sauvé par de nouvelles victimes,
Fût sauvé pour la dernière fois,
Par son déguisement d'espionne.

Puis ce fût la guerre.

Il eut beau dire :
« Je suis Fantômas
» Aux yeux de braise,
» Le crime en habits de gala,
» Spécialiste dont les alibis
» Sont d'autres crimes encore impunis,
» Organiste de la mort pointue
» Aux yeux de loup,
» Chinois silencieux
» Même quand je suis seul.
» Ayez pitié de la jeunesse
» De tous ceux qui ne peuvent vivre sans moi! »

Il était trop méconnaissable
Et connut le sort
Que la guerre réserve aux espionnes.

Et Fantômas,
Pinson aveugle du crime,
Est mort les yeux bandés,
Mort sans savoir qu'il s'agissait de lui.

Un petit oiseau vient de s'évader
De la prison de Sing Sing.

THÉÂTRE

Dans ce désert que je t'ai donné
Pour dissimuler mon ennui,
J'habite face à tes soucis d'hier,
Et l'écho d'aujourd'hui
A ta voix des jours impairs.

Dans ce pays désert
Où il n'est d'autre messager
De ce que j'ai à te dire
Que toi-même, j'inscrirai
Le lieu de notre prochain rendez-vous,
(C'est à droite des fantômes)
Sur le bras gauche de la statue
Puisqu'on ne peut être partout.

Le vent efface nos rendez-vous.

Statue, tu t'es compromise
A écouter les paroles trop pressées!
Je préfère le chant de la guitare
Car le chant de la guitare
Est percé de trous par où passent
les paroles trop sensées
Et les chats blancs poursuivis par le vent.

Vent!
Agite ton rideau!
Tu feras peur aux fantômes.
Agite ton rideau!
Soulève ton Avril!
Les premiers froids attendent les derniers oiseaux.

FIÈVRE JAUNE

Chanson

A la Véra Cruz, dans les rues,
Les hommes meurent debout,
Et ils s'endorment si fort
Que plus rien ne peut les réveiller.

Les malades s'efforcent de ressembler aux pierres
Qui ont des réserves de fraîcheur,
Et pareils à elles,
Peuvent dormir sans oreillers.
Le malade qui avait 39°5 à l'ombre,
Vient brusquement de descendre à 0.
Les flèches dangereuses sont trop rapides
Pour qu'on puisse les voir.

Dans les hôpitaux pour riches fiévreux,
Les pauvres se prêtent
A la transfusion des rêves,
Et offrent le champ de leur nuit calme,
Aux grands blessés du Sommeil.
Avec cet argent, les pauvres,
Achètent des nourritures lourdes
Qui les endorment,
Et les font aussi rêver.

Le poison va boire dans le rêve.
Les marais vont boire dans le poison
Les oiseaux vont boire dans les marais.
La mort va boire dans les oiseaux.
L'homme va boire dans la Mort.

A la Véra Cruz, dans les rues,
Les hommes meurent debout.
Et ils s'endorment si fort,
Que plus rien ne peut les réveiller.

JOURNAL DE L'IMPATIENCE

– 1 –

J'attends Irène.

Si j'écrivais son journal après qu'elle ne sera pas venue, je ne saurais que dire. On ne se souvient pas des pensées qu'on a eues en agissant; elles seules importent pourtant.

C'est en attendant Irène que je me suis souvenu qu'à ma seconde visite elle ne savait pas combien de sucres je prends dans mon thé; elle ne m'avait même pas remarqué.

J'attends, je m'ennuie; quand on s'ennuie, rien ne sert d'arriver à l'heure, il faut partir trop tôt.

Si elle tarde trop, je finirai par oublier que je la désire; pourquoi ne s'empresse-t-elle pas de m'aimer pendant qu'elle est encore belle.

Il n'y a aucun moyen d'empêcher un sourd de jouer faux dans l'obscurité.

– 2 –

Elle ne viendra pas; le pressentiment que j'en ai ne serait-il pas plutôt l'avertissement que je vais devenir malade?

– 3 –

Si l'express Paris-Lyon-Méditerranée et le rapide Transibérien ne partaient pas à l'heure ou ralentissaient leur allure, ils se rencontreraient en quelque point du globe, vrai mais invraisemblable où le télescopage provoquerait des catastrophes.

On y retrouverait, alignés côte à côte, des cadavres qui, sans cette histoire, ne devraient se rencontrer que dans quelques mois.

Seuls les voyageurs de troisième classe seraient épargnés car, au départ, leurs wagons sont subrepticement attachés à d'autres locomotives.

– 4 –

La mémoire dort; sous le signe du présent, l'alcool noctambule se répand immédiatement dans l'organisme où la mémoire secouée se réveille; tout prend feu; la musique pareille à l'éther jeté sur les flammes active le désastre.

– 5 –

Je rêve que ma mémoire dort; il est temps que je la réveille pour qu'elle me raconte ce que j'ai rêvé.

– 6 –

Depuis que je l'aime, les deux inconscients qui étaient en moi se sont modifiés; il y a le sien, il y a le mien.

– 7 –

Dans la marmite où boût l'opium, le do déjà vieux, le mi, le sol avec le do mineur jettent les bases d'un accord bruni par le soleil; les autres notes femelles les entourent avec des œillades enhardissantes.
La musique a deux yeux postiches, les plus beaux du monde.

– 8 –

Pour atténuer la désolation rigoureuse de notre sage rupture, Ellen et moi, nous nous étions juré de nous retrouver, au même endroit, toujours, le 6 janvier de chaque année.

Il y a quelques jours, Ellen, qui se trouvait à Melbourne et qui ne pouvait arriver à l'heure, m'a téléphoné à minuit.

Une heure après, elle mourait.

Comme le son ne parcourt que 300 mètres à la seconde, c'est avec une morte **que j'ai parlé et qui m'a répondu.**

Je raconterai cela à Irène, elle me prendra pour un personnage extraordinaire.

– 9 –

Sur une petite table sont alignées des bouteilles; il y a le flacon de gin, la carafe de porto, la bouteille de patience; près des deux premières, deux verres; à côté de celle-ci, un seul.

– 10 –

L'alcool est un jeune chien dont le vacarme vous empêche de prêter l'oreille aux vrais stupéfiants : l'appel de la mer, la musique, l'esprit de renoncement.

– 11 –

Je me suis créé un modèle d'ennui dont j'use et abuse déjà à partir du moment où celle que j'attends n'est pas encore en retard; dix minutes avant l'heure, je cesse de m'appartenir pour devenir une victime : un singe qui se regarde dans un miroir imite les grimaces de l'autre singe.

– 12 –

Les maladies contagieuses ne comprennent rien aux drames de l'amour.

– 13 –

Quand elle arrivera, elle tirera la sonnette que j'ai cachée dans mon oreille.

– 14 –

Les poupées qui m'ont été données par Ellen, Greti, Lotte, Daisy, Jane, Yette et Lise sont étendues sur le divan dans leurs poses parallèles et avec autant de personnalité que les chaises d'église abandonnées en désordre après l'office.

Je l'ai tant attendue, que quand elle s'asseoira parmi elles sur ce divan, Irène ne sera, comme elles, plus qu'un souvenir.

– 15 –

La solitude d'une chambre n'est complète que quand un homme y dort.

Demain, elle revivra même sans présence humaine, quand elle sera pleine de valises prêtes au voyage.

– 16 –

Ces minutes d'attente, je les ai empruntées à un usurier.

– 17 –

J'attends Irène.

Cette attente est une musique verticale.

Le malaise que je ressens est de même qualité que l'exaltation que j'éprouve quand l'ascenseur m'enlève rapidement.

L'impatience s'abat sur moi avec une longue odeur de poivre; on ne peut m'obliger à être à la fois impatient et inquiet et personne ne pourra me prouver que je m'ennuie; l'inquiétude n'est qu'une suite d'absences de mémoire.

L'ombre d'une araignée sur le mur ressemble à une araignée; l'ombre d'un chagrin ressemble à son ombre.

Encore trois minutes de passées.

– 18 –

Le nu peut n'être pas vraisemblable.

– 19 –

Cette plante baignée dans l'opium va se mettre à chanter.

– 20 –

Mon chien attend aussi; il attend que tout soit terminé pour que les événements prennent un sens qui le concerne.

Du bout du doigt, je lui désigne un morceau de sucre oublié dans un coin; il tâte le bout de mon doigt mais constate que cette flêche n'est pas comestible.

– 21 –

Les ressources de la religion sont infinies.

Irène tarde, ma montre marque cinq heures dix. Mais voici le clocher de l'église qui sonne cinq heures; cette consolation serait-elle faillible? Non : c'est ma montre qui avance.

Si j'en crois l'Eglise, Irène n'est pas encore en retard.

– 22 –

Madame Butterfly est payée pour attendre.

– 23 –

Ellen avait inventé un nouveau parfum qu'elle gardait pour elle seule; avec lui, disait-elle, je me reconnaîtrais entre mille personnes.

– 24 –

Eteignons! Moins je consommerai d'électricité, plus vite ira le métro qui doit me l'amener.

TABLE DES MATIERES

37°5 9
Flore exsangue 17
Week-end 19
Concerto pour instruments de torture 21
Mille ans de la vie d'un oiseau 23
Fleur de sel, givre marin 25
La fin du monde 27
Ma tête posée sur mon épaule 28
Nouveau crime de Fantômas 30
Chanson d'amour 31
Pendu pendu 33
Concerto n° 5 pour fleurs et oiseaux 34
Mort de Fantômas 36
Théâtre 38
Fièvre jaune 40
Journal de l'impatience 43

ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE VAN DOORSLAER, 53, RUE SEUTIN, A BRUXELLES, LE DIX JUIN MIL - NEUF - CENT - TRENTE - SEPT

Musée de la Littérature

" Les Cahiers du Journal des Poètes "

Direction Générale : Pierre-Louis FLOUQUET

65, Rue Van Artevelde, 65 – BRUXELLES (Belgique)

COLLECTION 1937

26.	Janvier.	R. M. NOTO SOUROTO. **La Chanson du Wayang.** Série poétique	**10 fr.**
27.	Janvier.	Francis ANDRE. **Poèmes paysans.** Poèmes . . .	**10 fr.**
28.	Février.	**Anthologie A. Pouchkine, 1837-1937**	**10 fr.**
29.	Février.	**« Le Courrier des Poètes »**, No 4	**10 fr.**
30.	Mars.	Pierre REVERDY. **Ferraille.** Poèmes	**10 fr.**
31.	Mars.	Roger BODART. **Office des Ténèbres.** Poèmes . .	**10 fr.**
32.	Avril.	Jeanine MOULIN. **Les Chimères de Gérard de Nerval.** (Prix des Essais 1937)	**10 fr.**
33.	Avril.	Hubert DUBOIS. **La Neige et les Blés** (Prix des Poètes 1937)	**10 fr.**
34.	Mai.	Robert GOFFIN. **Rimbaud Vivant.** (Prix de la Critique 1937)	**20 fr.**
35.	Juin.	Benjamin FONDANE. **Titanic.** Poèmes. . . .	**10 fr.**
36.	Juin.	Ernst MOERMAN. **37°5.** Poèmes	**10 fr.**

A PARAITRE :

37.	Juillet.	Pierre BOURGEOIS. **Poèmes**	**10 fr.**
38.	Juillet.	Paul DERMEE. **Le Cirque du Zodiaque.** Poèmes .	**10 fr.**
39.	Août.	**« Le Courrier des Poètes »**, No 5	**10 fr.**
40.	Septembre.	Arthur HAULOT. **Matins du Monde**	**10 fr.**

DEPOSITAIRES GENERAUX :

Belgique : Librairie Castaigne, 22, Montagne-aux-Herbes-Potagères, Bruxelles.
France : Librairie « La Pléiade », 73, Boulevard Saint-Michel, PARIS (5e)
Suisse : Librairie F. Roth & C°, 4, rue Pépinet, Lausanne.